

En Alsace

1. En route vers la guerre

L'annexion de 1871

Le 8 mai 1870, un plébiscite approuve l'évolution libérale de l'Empire de Napoléon III. En Alsace, 220 000 votants (178 000 pour, 40 000 contre).

Napoléon III souhaite empêcher l'unification de l'Allemagne en un seul Empire.

Les Alsaciens pressentent que Bismarck, soutenu par l'opinion publique allemande, réclamera l'annexion de l'Alsace en cas de victoire des Etats allemands alliés.

Le 19 juillet 1870, la France déclare la guerre à l'Allemagne. Les défaites de succèdent, notamment à Alsace à Wissembourg et Froeschwiller. Strasbourg, bombardée à partir du 15 août, capitule le 28 septembre. Une proclamation est placardée dans la ville : "Strasbourg désormais sera et restera une ville allemande"

L'Armée des Vosges, sous les ordres de Garibaldi et au sein de laquelle une compagnie de francs-tireurs alsaciens a été formée par le lieutenant-colonel Alfred Braun, repousse les troupes prussiennes à Dijon les 25 et 26 novembre, mais la défaite de Mac-Mahon à Sedan et la reddition de Bazaine à Metz annihilent tout espoir d'un redressement français. Seule la résistance de la garnison de Belfort commandée par le lieutenant-colonel Denfert-Rochereau sauve en partie l'honneur de l'Armée et permet à la France de conserver la ville.

L'Empire est proclamé au Château de Versailles le 18 janvier 1871 et le roi Guillaume de Prusse est couronné Empereur. Wilhelm Friedrich Ludwig von Preußen devient le Kaiser Wilhelm.

Le 28 janvier 1871, la France signe l'armistice et les élections législatives du 8 février mettent fin au gouvernement de la Défense nationale. Les électeurs des départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, juridiquement encore français, désignent 23 députés. : MM. Keller, le colonel Denfert-Rochereau, Grosjean, Tachard, Gambetta, Chauffour, Titot, Frédéric Hartmann, Edouard Rencker, Auguste Scheurer-Kestner, Koechlin, André, Kuss, Teutsch, Albrecht, Melsheim, Boel, Schneegans, Saglio, Gambetta, Ostermann, Charles Boersch, Kablé.

Le 17 février 1871, le député Keller donne lecture d'une déclaration collective des représentants de l'Alsace et de la Lorraine affirmant leur droit et leur volonté de rester français. C'est la fameuse « protestation de Bordeaux ».

Par le traité préliminaire de paix du 26 février 1871, approuvé par 546 voix sur 653, la France cède l'Alsace et une partie de la Lorraine à l'Empire allemand.

Art. 1er. La France renonce, en faveur de l'Empire allemand, à tous ses droits et titres sur les territoires situés à l'est de la frontière ci-après désignée :

La ligne de démarcation commence à la frontière nord-ouest du canton de Cattenom (Moselle), vers le grand-duché de Luxembourg ; suit, vers le sud, les frontières occidentales des cantons de Cattenom et Thionville, passe par le canton de Briey en longeant les frontières occidentales des communes de Montois-la-Montagne et Roncourt, ainsi que les frontières orientales des communes de Marie-aux-Chênes, Saint-Ail, atteint la frontière du canton de Gorze, qu'elle traverse le long des frontières communales de Vionville, Chambley et Onville, suit la frontière sud-ouest de l'arrondissement de Metz, la frontière occidentale de l'arrondissement de Château-Salins jusqu'à la commune de Pettoncourt, dont elle embrasse les frontières occidentale et méridionale, pour suivre la crête des montagnes entre la Seille et Moncel jusqu'à la frontière de l'arrondissement de Strasbourg au sud de Garde.

Lors de la séance du 1er mars 1871, le député Grosjean fait part à l'Assemblée nationale de la démission collective des représentants alsaciens et lorrains. « Nous déclarons encore une fois nul et non avenu un pacte qui dispose de nous sans notre consentement... ». Il s'agit de la seconde protestation de Bordeaux.

Le maire de Strasbourg Emile Kuss, décède d'une crise cardiaque en apprenant l'abandon de l'Alsace.



{ Histoire de Guerre }

{ Parcours de Paix }

Le **traité de paix signé à Francfort-sur-le-Main** le 10 mai 1871, confirme la perte des départements du Bas-Rhin et du Haut-Rhin (sauf Belfort), du département de la Moselle (sauf la région de Briey) et des arrondissements de Sarrebourg et de Château-Salins du département de la Meurthe. Cette annexion marque l'aboutissement de l'unité allemande. Le Reichsland Elsaß-Lothringen, la "terre impériale" d'Alsace-Lorraine, est constitué le 3 juin.

Les optants : le traité offre la possibilité Alsaciens-Lorrains nés dans un territoire annexé mais demeurant en France, dans les colonies ou à l'étranger d'opter jusqu'au 1er octobre 1872 (1873 pour les personnes demeurant hors d'Europe) pour la nationalité française ou allemande. Il s'agit notamment de militaires, de marins, de bagnards... Environ 159000 Alsaciens-Lorrains optent pour la nationalité française et près de 50000 quittent les territoires annexés. Certains s'installent dans la région de Nancy, 530 familles s'établissent en Algérie, d'autres en Amérique. Les élites françaises (industriels, artistes, théologiens, écrivains...) quittent l'Alsace tandis que les notables francophiles transigent pour préserver leurs intérêts. Cette émigration est largement compensée par une importante immigration allemande (1/6 population en 1910).

L'installation des Allemands

Le rattachement à l'Empire a pour effet d'établir en Alsace-Lorraine des institutions empruntées au système allemand, conservées du système français, ou souvent de nouvelles institutions. La loi du 30 décembre 1871 met en place l'administration allemande et à partir du 1er janvier 1874, en vertu de la loi du 25 juin 1873, la Constitution de l'Empire devient applicable à l'Alsace-Lorraine. Jusqu'en 1900, le droit français est cependant maintenu comme « droit local ». Administrativement, la province est divisée en trois régions: la Lorraine (Lothringen), la Haute-Alsace (Oberelsasz) et la Basse-Alsace (Unterelsasz).

En 1873, les Conseils Généraux sont à nouveau élus.

Le 1 février 1874, 15 députés alsaciens-lorrains sont élus au Reichstag. Il font partie du courant protestataire qui remet en cause la légitimité de l'annexion. Le 18 février, ils déposent au Reichstag une proposition de loi demandant l'organisation en Alsace-Lorraine d'un plébiscite sur l'annexion.

La politique linguistique et l'éducation constituent deux piliers de la « défrancisation » engagée rapidement par les autorités allemandes. Le 11 avril 1871, l'allemand devient la langue d'enseignement officielle en Alsace et en Moselle. Le français est encore enseigné quelques heures jusqu'à son interdiction en 1873, hormis quelques vallées vosgiennes à majorité francophone. L'université impériale de Strasbourg (Kaiser-Wilhelms-Universität) inaugurée le 1er mai 1872 est investie d'une double mission : *former « le lien qui unira le nouveau pays avec l'Empire allemand », constituer une vitrine de la science allemande sur la frontière occidentale de ce même empire.*

On assiste à une germanisation progressive de la vie quotidienne : prénoms, communes, langue administrative et scolaire.

Les réussites du Reichsland

Le Reichsland coïncide avec un « second âge d'or alsacien », une période de développement économique, social et culturel sans précédent depuis le XVIe siècle. Capitalisme et industrialisation (tissage du coton et de la laine, industrie de construction de matériel électrique, exploitation de la potasse...) soutiennent une forte croissance économique.

Cette vitalité industrielle et entrepreneuriale s'accompagne de nombreux changements :

La mise en place d'un système d'assurance-maladie et accident entre 1884 et 1887.

L'introduction du code du travail et des professions (Gewerbeordnung) en 1888 qui permet la création des premiers syndicats ouvriers.

Le développement du rail (en 40 ans le réseau passe de 700 à 1900 km)



{ Histoire de Guerre }

{ Parcours de Paix }

La création de caisses d'invalidité et de vieillesse (1889).

L'enseignement primaire obligatoire.

L'essor de l'enseignement secondaire incluant les filles.

Le développement des écoles professionnelles.

Le prestige de l'université de Strasbourg et de ses maîtres (Althoff, Waldeyer, Braun)

Les innovations techniques et scientifiques (installation du téléphone à Strasbourg et Mulhouse à partir de 1880, électrification à partir de 1890...)

La création d'une banque locale de prêts et de dépôts.

Le développement des sociétés savantes, des associations sportives, sociales et culturelles (Club Vosgien fondé en 1872, Football-Club de Mulhouse en 1893...)

Le développement des bibliothèques et de la presse écrite (17 quotidiens en 1900).

La naissance du théâtre alsacien et le renouveau de la littérature dialectale (Mangold, Lustig, Stoskopf, Greber, Théâtre alsacien de Strasbourg...)

L'essor de la vie musicale classique et populaire.

L'essor des musées et de leurs collections.

La diffusion de l'Art Nouveau (Jugendstil)

La formation des théologiens catholiques et protestants.

L'administration allemande arrive à inspirer la confiance en raison de son souci de l'intérêt général et de l'impartialité des fonctionnaires. Il en est de même de la justice qui a bonne réputation et de plusieurs grands organismes (administration des forêts, Poste, chemins de fer, Club Vosgien)

Les villes du Reichsland et notamment Strasbourg connaissent un essor urbain considérable afin de répondre à un besoin croissant de logements et d'équipements, mais aussi de constituer une vitrine du savoir-faire allemand en urbanisme et en architecture. A Strasbourg, la construction de la ville nouvelle (Neustadt) au nord-est de la vieille ville mobilise les meilleurs architectes (Otto Warth, August Hartel, Skjold Neckelmann...).

La présence impériale se manifesta par la monumentalité : le château du Haut-Koenigsbourg (restauré par Bodo Ebhardt pour en faire un musée selon les vœux de Guillaume II), le palais impérial (Kaiserpalast), les ministères du Reichsland, l'université et la bibliothèque, la Délégation du Pays d'Empire (Landesausschuss), la gare de Colmar, etc. Une civilisation semblait ressortir de terre. La culture rhénane, gothique, le Saint-Empire, la Réforme furent portés au pinacle comme autant de signes d'un héritage commun, d'un passé à ressusciter. Wilhelm Bode, directeur des Musées de Berlin, à qui le projet du musée des Beaux-arts de Strasbourg fut confié, mit l'accent tout particulièrement sur la peinture allemande, y compris alsacienne, notamment les écoles rhénane et souabe du Moyen-Age à la Renaissance. Le Reich cherchait à rallier davantage par la largesse, l'affirmation d'excellence (passée et à venir) et de continuité (Hohenstauffen-Habsbourg- Hohenzollern) que par l'autoritarisme.

Les difficultés du modèle prussien

Dès 1872, le service militaire dans l'armée impériale allemande devient obligatoire. La réputation de l'armée incite de nombreux jeunes Alsaciens à y échapper en traversant les Vosges. Dominée par une caste nobiliaire, l'armée allemande offre moins de chance de promotion sociale que l'armée française d'où un nombre élevé d'officiers alsaciens en France et à l'inverse, leur quasi absence dans l'armée allemande (sauf Heindrich Scheuch né à Sélestat en 1864 et devenu général puis ministre de la Guerre en 1918). De façon générale « l'Alsacien admet mal la primauté de la naissance sur le mérite » (p.361)

L'armée allemande est fortement présente dans le Reichsland Elsass-Lothringen et y déploie près de 80000 hommes. Metz, Saint Avold, Forbach, Haguenau, Strasbourg, Mutzig, Sélestat, Neuf Brisach , Colmar, Mulhouse constituent autant de villes de garnison où régiments et bataillons stationnent.

Le Kulturkampf, voulu par Bismark et hostile à l'église catholique suscite un rejet d'une partie de la population.

La politique de germanisation est freinée par le comportement d'une partie des Allemands immigrés qui éprouvent un sentiment de supériorité. Certaines attitudes et pratiques mettent en relief une nette différence culturelle, d'où la dénomination de l'Allemand par le terme « Schwob » (Souabe) qui depuis 1871 recèle une connotation péjorative alors qu'avant 1789, les Alsaciens trouvaient normal d'être désignés par ce terme.



L'autonomisme alsacien

Le 5 avril 1875, Auguste Schneegans fonde le premier parti autonomiste alsacien-lorrain, "die Autonomistische Partei".

Le courant autonomiste obtient la création d'un Parlement régional (Landesausschus) qui à partir de 1879 vote les lois et le budget de l'Alsace-Lorraine. Mouvement de lutte pour l'autonomie repose sur 3 revendications majeures : place officielle pour l'Eglise, programme de démocratie, refus du germanisme.

Mai 1911 : vote de la Constitution accordant à l'Alsace une autonomie partielle par la création d'un parlement régional, le Landtag. Celui-ci est composé de deux Chambres, la première constituée d'une quarantaine de membres nommés par l'Empereur ou désignés par les Corps constitués (Eglises, Chambre de commerce, Université...), la deuxième de soixante députés (dont 40 Alsaciens) élus au suffrage universel.

Le pouvoir législatif appartient au Landtag qui vote le budget et les lois du Reichland. Trois délégués représentent l'Alsace-Lorraine au Bundesrat (Diète Fédérale).

Le pouvoir exécutif est exercé par l'Empereur qui délègue ses prérogatives au Statthalter assisté de quatre Ministres, et siège à Strasbourg.

L'objectif des autorités impériales est de développer « l'individualité alsacienne-lorraine dans le cadre allemand » car « un pays qui a la libre détermination de son sort renoncera peu à peu de lui-même à l'idée de redevenir une province française ». Le Reichsland ne bénéficie cependant pas de libertés aussi grandes que les autres Land de l'Empire (ex : refus d'une nationalité « alsacienne-lorraine »)
Ce régime spécifique au Reichsland prit fin le 26 novembre 1918.

Le courant francophile et la persistance d'un lien entre la France et les « provinces perdues »

L'image de l'Alsace en France, le maintien d'un lien culturel dans l'opinion est entretenu par certains écrivains (Erckmann-Chatrian, Jules Verne, Zola, René Bazin, Maurice Barrès, Emile Hinzelin, Emile Moselly...), illustrateurs (Hansi, Zislin, Régamey, Gustave Doré...), chefs politiques et militaires (Gambetta, Foch) ainsi que par les Alsaciens de Paris (Frédéric Eccard, Anselme Laugel, Christian Pfister, Robert Redslob, Charles Schmidt...)

En Alsace, le souvenir, la fidélité à la France sont en particulier cultivés par des cercles littéraires et artistiques comme celui de St Léonard autour du peintre Charles Spindler qui fonde la Revue Alsacienne Illustrée ou Elsässische Illustrierte Rundschau avec le soutien du mécène Anselme Laugel.

Cette revue dirigée à partir de 1901 par le docteur Pierre Bucher est un point de convergence pour les élites francophiles et dans son sillage apparaissent les conférences célèbres organisés par Bucher dans la grande salle de l'Hôtel de la ville de Paris à Strasbourg avec la collaboration active du docteur Fernand Dollinger et de la poétesse Elsa Koeberlé, la création du Musée alsacien en 1904, les Cahiers alsaciens et les « romans français d'Alsace ».

Persistance de l'influence française chez une partie importante de la population (Eglise catholique, élite économique sociale et culturelle, demeurés fidèles au souvenir français). Les trois principaux vecteurs de l'influence française sont l'Eglise catholique, les femmes et une partie importante de la bourgeoisie urbaine, notamment les familles qui constituent l'élite économique et culturelle.

Dès 1875 est mise en place d'une diète d'Alsace-Lorraine, francophile, composée de notables, défenseurs des intérêts de la bourgeoisie urbaine et de ses préoccupations économiques.

Création du Souvenir Français par un Alsacien (Xavier Niessen) en 1907 suite au rattachement de l'Alsace et de la Moselle à la France. Fondation de l'Union Nationale par les francophiles.



{ Histoire de Guerre }

{ Parcours de Paix }

L'influence des écrits nationalistes et de la religion sur l'opinion publique

- ◆ Les caricatures satiriques d'Hansi témoignent d'une tradition alsacienne d'attachement à la France
- ◆ La position officielle des religions en Alsace qui jouissent d'un statut spécifique

Le camp de la paix

- ◆ Position de l'Alsace : contributions alsaciennes au rapprochement franco-allemand à la veille de la guerre
- ◆ Activisme antimilitariste et européen de René Schickele et Hans Arp (création de la revue pacifiste Die Weissen Blätter)
- ◆ 6 mai 1913 : représentants de l'Alsace-Lorraine ont exprimé à l'unanimité le vœu de voir les gouvernements de France et d'Allemagne renoncer à toute idée de guerre à cause de leur pays.
- ◆ Participation d'une délégation alsacienne (Eugène Ricklin, abbé Haegy) aux conférences de la Paix de l'Union interparlementaire de Berne et de Bâle en 1913 et 1914.

2. La réalité du conflit

2.1. La guerre en Alsace

Vendredi 31 juillet 1914 : Le Reichsland est déclaré en état de danger de guerre (Kriegsgefahrzustand). Les libertés sont supprimées, les réunions publiques interdites, la censure militaire imposée et l'administration civile est soumise aux autorités militaires. Les journaux sont censurés et le courrier doit être posté enveloppe ouverte.

Samedi 1er août 1914 : affichage de l'ordre de mobilisation dans toutes les communes du Reichsland.

220 000 Alsaciens et Mosellans, nés entre 1869 et 1897, sont incorporés dans l'armée allemande. Près de 3 000 franchissent la frontière pour éviter l'incorporation.

Lundi 3 août 1914 : L'Allemagne déclare la guerre à la France.

- ◆ L'état de siège et la dictature militaire : arrestations, internements ou assignations à résidence de personnalités « profrançaises », contrôles des papiers.

Méfiance envers les civils dans la zone des combats, parfois considérés comme des « Franzosenköpfe » (têtes de Français), des « Verräter » (traîtres) du côté allemand, comme des « Prussiens », des « Boches » ou des « Espions » du côté français. 3 200 habitants de Saint Amarin et Masevaux, 559 de Dannemarie et 4 200 d'autres localités sont déportés par l'armée française et internés dans des camps (anciens monastères, forts désaffectés) situés dans les départements du Midi et du Grand Ouest, notamment dans le Finistère. Les Alsaciens-Lorrains sur le territoire français au moment de la déclaration de guerre sont classés par une commission spéciale en quatre catégories: otages, « Austro-Allemands », suspects et « Alsaciens-Lorrains d'origine française ».

- ◆ L'incorporation des Alsaciens au sein des unités prussiennes, envoyés sur le front russe à partir de 1915
A lire : RICHERT Dominique, Les cahiers d'un survivant, Strasbourg, La Nuée Bleue. *Le 16 octobre 1913, âgé alors de vingt ans, Dominique Richert (1893-1977) est incorporé dans la première compagnie du 112^{ème} régiment d'infanterie, stationné, à Mulhouse. Agriculteur à Saint - Ulrich, il se voit obligé contre sa volonté de combattre au sein de l'armée allemande. A la faveur d'une désertion, en 1918, il retrouve son village natal. Commence alors, pour lui la rédaction de ses souvenirs d'une guerre horrible menée sur tous les fronts France, Roumanie, Pologne et Russie. Les cahiers manuscrits: huit in-quarto en calligraphie allemande Sutterlinschrift, seront écrits d'un seul jet, sans rature ou mot corrigé, puis rangés dans un tiroir au grenier de la maison. Un des cahiers sera rongé par les souris .A la demande pressante de ses fils Ulrich et Marcel, Dominique Richert réécrit les pages abîmées, tandis qu'un jeune étudiant, Jean- Claude Faffa, ami de la famille s'emploie à les dactylographier. En 1987, ces trois cents pages seront découvertes aux archives militaires fédérales de Fribourg-en-Brisgau par un jeune historien allemand. Edité Outre-Rhin en 1989, par Knesebeck & Schuller-Munich, le livre paraît sous le titre original de : "Beste Gelengenheit zum Sterben." Le témoignage de Dominique RICHERT est celui d'un soldat anti-héros pris dans ce qu'il qualifie de " boucherie moderne"*



Histoire de Guerre

Parcours de Paix

- ◆ Quotidien des soldats sur la ligne de front des Vosges : un front de montagne, un ravitaillement difficile côté français, des températures parfois extrêmement basses en hiver (jusqu'à - 20°), une guerre de coups de main et de duels d'artillerie à partir de 1916, une disproportion entre des lignes allemandes très ouvragées utilisant massivement la pierre et le béton et des positions françaises souvent sommaires, abris en rondins, « cagnas » en pierres sèches. Meurtrier en 1914 et 1915, le front d'Alsace et des Vosges a par la suite été considéré comme un secteur relativement calme d'où une présence importante de troupes territoriales.
- ◆ Témoignages de civils en Alsace : HUSSER Philippe, Un instituteur alsacien. Entre France et Allemagne, journal 1914-1951

2.2. Comprendre les engagements de chacun

- Les engagés volontaires alsaciens-lorrains dans l'armée française (environ 12 000 hommes) et allemande (environ 8 000 hommes)
- Entre 1914 et 1918, près de 250 000 Alsaciens-Lorrains ont combattu dans l'armée impériale allemande. De façon générale, ils ont fait preuve de loyauté envers l'Empire même si sur le front ouest les cas de désertion, surtout à la fin de la guerre, furent fréquents. Près de 50 000 d'entre eux furent tués et 150 000 blessés.

« Certaines destinées individuelles illustrent l'histoire de l'Alsace engagée dans la guerre : Albert Schweitzer, le médecin de Lambaréné, un moment arrêté par les Français, l'abbé Wetterlé « déserteur » du Reichstag à Paris, Pierre Bucher devenu agent français en Suisse, l'artiste René Kuder et le député Jacques Preiss assignés à résidence en Allemagne (où Preiss mourra en mars 1916), l'abbé Haegy mobilisé jusqu'à la fin de 1917 ».

2.3. Batailles et champs de bataille.

◆ De la bataille de Mulhouse à l'Hartmannswillerkopf

L'entrée des troupes françaises en Haute-Alsace et la prise de Mulhouse, présentées comme une « Libération de l'Alsace », constituent pour les autorités françaises un enjeu symbolique. L'évènement, médiatique, ne fut qu'un feu de paille, une bouffée frénétique dans un été de feu.

Le 5 août, le généralissime Joffre donne au 7e C.A. qui constitue l'aile droite de la 1ère armée Dubail, mission « de flanquer à l'Est des Vosges l'offensive que la 1ère armée exécuterait quelques jours plus tard au nord-ouest du massif... de retenir en Alsace les forces qui tenteraient de déboucher sur le versant occidental des Vosges, et de favoriser le soulèvement des populations alsaciennes restées fidèles à la France... de pénétrer en Alsace par le sud et de se porter rapidement sur Colmar et Sélestat, en détruisant les ponts du Rhin ».

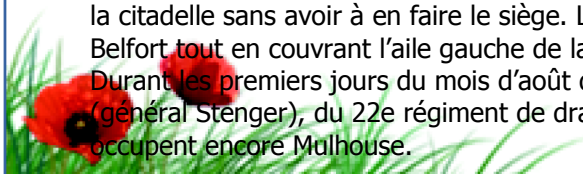
Le 7e C.A, placé sous le commandement du général Bonneau, comprend la 14e D.I qui stationne à l'est de Belfort, la 41e D.I. dont les éléments avancés occupent les cols entre celui de Bussang et celui de la Schlucht, la 8e D.C. et le 5e R.A. commandé par le colonel Nivelles.

Avec 40 000 hommes de valeur inégale et des moyens limités, Bonneau doit s'emparer de Mulhouse et repousser une éventuelle contre-attaque.

Le plan d'opérations pour le 7 août est le suivant : la 41e D.I., laissant une brigade de couverture au sommet des Vosges, descendra la vallée de la Thur et gagnera Thann. La 14e D.I. s'avancera entre les Vosges et le canal du Rhône au Rhin. La 27e brigade renforcée marchera sur Altkirch par Dannemarie. La 8e division de cavalerie couvrira le flanc sud jusqu'à la frontière suisse et coopérera à la prise d'Altkirch. Une réserve sera constituée à l'arrière pour manœuvrer au gré des circonstances.

Côté allemand le général von Heeringen, à la tête de la VIIe Armée, veut laisser entrer les Français en Haute-Alsace où il dispose des XIVe et XVe A.K. Il s'agit de feindre une retraite, d'évacuer Mulhouse du gros des forces sur la rive droite du Rhin, pour que l'armée Bonneau se retrouve piégée, cadennassée. La contre-attaque serait alors déclenchée sur des forces françaises inférieures en nombre et privées de leurs bases. Les Allemands pensent pouvoir ensuite profiter de la déroute du 7e corps pour foncer sur Belfort et enlever la citadelle sans avoir à en faire le siège. Les Allemands occuperaient alors la Haute-Alsace, le Territoire de Belfort tout en couvrant l'aile gauche de la 7e Armée allemande.

Durant les premiers jours du mois d'août quelques rares détachements du XIVe corps d'armée badois (général Stenger), du 22e régiment de dragons et du 5e régiment de chasseurs à cheval (Jäger zu Pferd) occupent encore Mulhouse.



{ Histoire de Guerre }

{ Parcours de Paix }

Le 7, dès les premières heures, les troupes du général Bonneau traversent la frontière. Altkirch, attaqué au nord et à l'ouest par la 27e brigade, au sud et à l'est par la 8e D.C., tombe en soirée. Les Allemands se retirent de Mulhouse, laissant quelques espions.

Le 8, au matin, l'avant-garde du 35e R.I. est à Zillisheim. Le gros de l'armée marche sur Mulhouse. Sur le parcours de Brunstatt à Mulhouse se tiennent plus de 100 000 personnes : « Vers 17h., une immense clameur d'enthousiasme s'élève de la foule et se propage dans tous les quartiers » (E. Riss).

La 41e D.I. progresse vers le nord. Le 133e R.I. et le 15e B.C.P. s'emparent de Cernay. Des avant-postes sont à Uffholtz et Steinbach.

Le 9, le XIVe A.K., en position dans la forêt de la Harth, part à l'assaut de Mulhouse tandis que le XVe A.K. avance sur Cernay. Uffholtz est bombardé et encerclé. Le 61e I.R. aborde les lisères nord de Cernay tandis que le 172e I.R. entre dans la ville et oblige le bataillon du 133e R.I. qui l'occupait, à se replier. Vers 17h. les Allemands sont à la gare de Cernay et progressent vers Steinbach. L'observatoire français de la cote 375 est perdu. Un détachement composé du 15e B.C.P., de deux bataillons du 133e R.I. et de la 8e batterie du 4e R.A. parvient à reprendre pied dans Cernay. Mais peu avant minuit les Français se retirent sur Aspach-le-bas.

Le même jour, à 14h., la 28e I.D. arrive à Wittenheim et lance ses attaques sur le front Pfastatt-Kingersheim tenu par le 23e R.I.. La 56e brigade allemande s'empare d'Illzach, de Pfastatt et de Richwiller. Les Français refluent vers Soppe-le-Bas puis Lachapelle-Belfort.

La 29e I.D. assiège Mulhouse. Le Reberg est bombardé. Les 35e et 42e R.I. résistent. A Modenheim, dans les vergers du Mühlenfeld, le général allemand von Koschembar, est tué. La 58e brigade prend Rixheim et Habsheim. La 84e brigade occupe Riedisheim. La gare de l'Île Napoléon et les usines de Bourtzwiller sont en flammes. Les Français, harcelés, épuisés, faisant face à un ennemi bien supérieur en nombre, se retirent dans la nuit à travers les faubourgs de Mulhouse. Au centre-ville un calme apparent règne. L'état-major du 7e C.A. donne l'ordre à la 41e D.I. de se retirer sur la ligne Reiningue, Schweighouse, Aspach-le-Haut, Aspach-le-Bas, Roderen, Leimbach et Vieux-Thann.

Le 10, au matin, les patrouilles allemandes entre dans Mulhouse. Les soldats retrouvent leurs casernements. Le front se stabilise, de la Largue au Hartmannswillerkopf, en passant près d'Altkirch, Pont-d'Aspach et Cernay.

Joffre réagit à l'échec du 7e C.A. Le 11 août est créée l'Armée d'Alsace, sous les ordres du général Pau. Forte de 115 000 hommes, elle doit reprendre les objectifs du 5 août.

L'Armée d'Alsace est composée des 7e C.A., 8e D.C., 57e D.R. de Belfort, 44e D.I. d'Afrique basée à Belfort, 1er groupe de trois divisions d'infanterie de réserve de Vesoul (58e, 63e, 66e divisions), un groupe de 5 bataillons de chasseurs alpins venant de Remiremont.

Le 12, le général Bonneau dont l'E.M. n'est pas satisfait est remplacé, à la tête du 7e C.A., par le général Vautier.

Le 14, l'essentiel des unités de la VIIe Armée Von Heeringen quitte l'Alsace. Les 14e et 15e A.K. partent renforcer l'offensive générale de la VIe Armée du Prince Rupprecht de Bavière, en Lorraine. Un détachement mobile, rattaché au XIVe Armeekorps, est constitué le 13 sous le commandement du général Hans Gaede. Composé de 5 brigades (21 bataillons, 5 escadrons et 10 batteries), de Landwehr et d'Ersatz badois, bavarois et wurtembergeois, il est chargé d'appliquer le plan Schlieffen de couverture en Haute-Alsace. Le général Pau souhaite avancer sur la plaine d'Alsace depuis la trouée de Belfort et les principaux cols vosgiens. Les troupes de la 81e brigade prennent Guebwiller et Munster. Le 28e B.C.A. occupe Masevaux. La ville de Thann est prise par les 12e et 22e B.C.A.

Dans la nuit du 14 au 15, les Allemands incendient Bourtzwiller.

Le 16, les troupes françaises atteignent la ligne : Cernay, Schweighouse, Burnhaupt-le-Bas.

Le 18, cinq brigades d'infanterie de réserve allemandes, sous les ordres du général Gaede, passent le pont du Rhin à Huningue.

Le 19, au matin, la 41e D.I. arrive à Kingersheim tandis que la 14e D.I. avance sur Dornach et Mulhouse. A Dornach les 35e R.I. et 42e R.I. font face aux 40e et 110e I.R. (Brigade Mathy). Après des combats de rue meurtriers les Allemands précipitent leur retraite.

En début d'après midi la liaison est établie entre la 41e et la 14e D.I. L'étau se resserre. Le 11e B.C.A. prend position face à l'Île-Napoléon. Le 44e R.I. est aux portes de Mulhouse. Les derniers soldats allemands se rendent. A 17h., les troupes françaises entre dans la ville.



{ Histoire de Guerre }

{ Parcours de Paix }

Sur le front lorrain les Français sont battus à Lagarde, à Cirey, à Morhange et surtout à Sarrebourg le 20 août. De nombreux éléments des 1^{re} et 2^e armées françaises battent en retraite (l'essentiel du 21^e corps avait été rappelé pour couvrir l'attaque française sur Sarrebourg). Le G.Q.G. prescrit un arrêt des opérations offensives en Alsace et l'envoi du 7^e C.A. (sauf 41^e D.I.) vers le Nord.

Dans la nuit du 23 au 24, le général Pau, donne l'ordre de dislocation de l'Armée d'Alsace.

Le matin du 25 août les troupes françaises évacuent Mulhouse, ainsi que presque toute la Haute-Alsace dans la nuit. Les ponts d'Illfurth et d'Aspach sont mis hors d'usage ainsi que les écluses du canal du Rhône au Rhin. Le minage des viaducs de Dannemarie confirme l'abandon d'une stratégie offensive dans la plaine d'Alsace. Les Français conservent les vallées de Thann, Masevaux, Saint-Amarin et la région de Dannemarie qu'ils occupent jusqu'à la fin de la guerre.

Le 27, une patrouille cycliste allemande entre dans Mulhouse.

Le 28 août l'Armée d'Alsace est officiellement dissoute au profit de plusieurs groupes rattachés à la 1^{ère} Armée et chargés d'opérer dans le Territoire de Belfort, dans les Vosges et en Lorraine. La constitution du groupement des Vosges, placé sous le commandement du général Toutée, annonce un déplacement du "centre de gravité" des combats de la plaine vers le massif vosgien.

La 116^e brigade tient le débouché de la Thur à Thann. Après les abandons successifs de Mulhouse (25 août) puis de Guebwiller (31 août) les unités du groupement des Vosges reçoivent l'ordre de se replier sur les hauteurs dominant la plaine. L'objectif est double: « *conquérir une zone de terrain assez large pour donner la sécurité nécessaire aux communications entre Thann et Belfort et pour permettre d'interdire par le canon la circulation sur la voie ferrée Colmar - Mulhouse, d'autre part, étendre notre action dans les vallées du versant alsacien des Vosges de manière à assurer les débouchés dans la plaine* ». (général Dubail). Le 7 septembre, les Allemands s'emparent de Cernay et Uffholtz. Des batteries sont installées dans la forêt de Nonnenbruch.

Du 11 au 13, la 116^e brigade, au prix de lourdes pertes, repousse une offensive allemande sur Thann. Les Allemands bloquent les débouchés vers la plaine d'Alsace. La 51^e brigade de Landwehr (général von Frech) occupe l'entrée des vallées de Munster et Guebwiller, alors que la 55^e Brigade de Landwehr du général Mathy stationne en face de Thann. A partir du 24 octobre 1914, la jonction entre ces deux brigades est assurée par les dragons badois du 2^e escadron de Landwehr du XIV^e A.K. Ces derniers sont relevés le 7 novembre par les wurtembergeois du 1^{er} escadron de Landwehr du XIII^e A.K, chargés de tenir la ligne Uffholtz-Wuenheim en liaison avec le L.I.R. 123 sur la gauche.

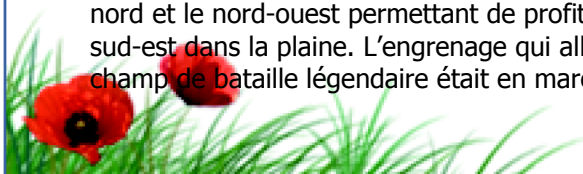
Les Français souhaitent couvrir Thann et le débouché de la vallée de la Thür, tout en harcelant l'adversaire par des coups de mains aux abords du C.D. 5 entre Soultz et Cernay.

Côté allemand, la ligne Liebsdorf, Altkirch, Cernay est fortifiée en un temps record.

A Thann, Joffre proclame : « *Notre retour est définitif, vous êtes Français pour toujours. La France vous apporte, avec les libertés qu'elle a toujours représentées, le respect de vos libertés, à vous, des libertés alsaciennes, de vos traditions, de vos convictions, de vos mœurs. Je suis la France. Vous êtes l'Alsace, je vous apporte le baiser de la France.* »

Le généralissime souhaite reprendre l'offensive vers la plaine. Le 11 novembre, le groupement des Vosges change de nom et devient le 34^e C.A. (plus tard appelé Détachement d'Armée des Vosges L'Etat-major espère, grâce à un mouvement convergeant des 57^e et 66^e D.I, avancer vers la plaine, menacer les mines de potasses, qui offrent un engrais essentiel à l'agriculture allemande, et plus loin la zone industrielle de Mulhouse. La 66^e D.I. doit faire sauter le verrou de Cernay.

Le 3 janvier 1915, à minuit, le 152^e R.I. s'emparent de Steinbach à l'ouest de Cernay après des combats, maison par maison, d'une violence inouïe. Les Français avaient pris Steinbach, mais ils se retrouvaient bloqués, coincés dans un vallon encaissé et difficile à ravitailler ; les positions défensives allemandes autour de Cernay demeuraient solides et une offensive sur la droite, par les hauts, là où la 66^e D.I. ne disposait que de postes épars, ne manquerait de rendre sa situation intenable ; une première tentative eut lieu le 4 janvier : à 7 heures, la 8^e Cie. du L.I.R.123 (Leutnant Wagner) et 50 hommes du II^e bataillon de Landsturm de Heidelberg encerclèrent le sommet de l'Hartmannswillerkopf, tenue par une demi-section du 28^e B.C.A.et dont l'imposante silhouette coupait l'horizon ; l'occupation des massifs au nord de Cernay devenait essentielle aux yeux des officiers du quartier général, en particulier pour le nouveau chef d'état-major, Bronsart von Schellendorf qui, arrivé le 5, décida de poursuivre les opérations sur l'Hartmann et le Südel. L'Etat-major français, moins prompt, ne se rendit compte qu'à posteriori de l'intérêt d'un mouvement par le nord et le nord-ouest permettant de profiter de l'absence de front continu pour se rabattre ensuite par le sud-est dans la plaine. L'engrenage qui allait faire du promontoire rocheux de l'Hartmannswillerkopf un champ de bataille légendaire était en marche ; les Allemands avaient tiré les premiers.



{ Histoire de Guerre }

{ Parcours de Paix }

◆ **L'Hartmannswillerkopf – Viel Armand (classé Monument historique en 1921)**

Sa silhouette massive et imposante s'avance sur la plaine de Haute-Alsace offrant un panorama extraordinaire. Après les terribles combats de 1915, l'Hartmann devient la « Montagne sacrée ». Classé Monument Historique et National, ce haut-lieu de la Première guerre mondiale est l'un des sites les plus visités d'Alsace. Ses pentes et ses entrailles regorgent de tranchées, de souterrains, d'abris rappelant le passage des combattants qui ont souffert dans leurs corps et dans leurs âmes sur ces parcelles aujourd'hui sacrées.

Les préparatifs d'une tragédie

Le Hartmannswillerkopf forme un puissant contrefort granitique au massif du Grand Ballon. Curieusement, ce promontoire au panorama grandiose n'intéresse personne au début de la guerre. Ce n'est qu'en novembre 1914 qu'un détachement de Chasseurs alpins vient en occuper le sommet, mettant aussitôt la

Landwehr en éveil. Le lendemain de Noël, le 123^e régiment de Landwehr est chargé d'occuper la montagne, mais y est reçu par des rafales de mitrailleuses et des jets de grenades. Sommairement fortifié, le sommet est attaqué le 4 janvier par quatre régiments de Jäger, Uhlans et Grenadiers. Ecrasée sous un bombardement d'artillerie et de mortiers, la garnison capitule le 22 janvier. Le général Serret prend le commandement du front et met en place la contre-attaque de mars. Les Allemands entreprennent méthodiquement l'organisation défensive des positions. Dès le 17 février, l'artillerie lourde française harcèle

le HWK. Assauts français et contre-attaques allemandes se succèdent et le 26 mars, le 152^e R.I. flanqué des bataillons de Chasseurs s'empare du sommet qui, malgré les assauts allemands, sera repris le 16 octobre.

Mais durant l'été, la défense allemande s'est amplement préparée. Pionniers et mineurs de fond forent tunnels et souterrains. Dans les pentes se nichent de petites forteresses autonomes avec blockhaus bétonnés observatoires blindés, casemates et abris, sapes et positions de mortiers lourds. Des kilomètres de tranchées et de boyaux relient ces puissants bastions. Les barbelés s'entrecroisent et les câbles des téléphériques sont tendus. Le long de la « voie serpentine » surgissent casernements, postes de secours, dépôts de vivres et de munitions desservis par trains Decauville. Eau, électricité et téléphone sont amenés jusqu'aux premières lignes. Les artilleurs mettent en batterie des centaines de canons...

Vingt mille morts allemands et français

Le 21 décembre 1915, se déchaîne la bataille décisive voulue par le G.Q.G. Le 152^e R.I. fonce au centre du dispositif, épaulé par les assauts des Chasseurs et précédé d'un feu roulant de 25 000 obus. Attaques et contre-attaques s'entremêlent au corps à corps. Le soir même, le 152^e atteint à nouveau le sommet, le dépasse et dévale les pentes en neutralisant blockhaus et tranchées et en capturant 1 500 défenseurs. Mais la nuit bloque sa progression. Les Allemands se réorganisent en silence, se glissant hors des sapes, abris et souterrains où ils s'étaient réfugiés dans le dos des colonnes d'assaut françaises. A l'aube, une foudroyante contre-offensive renforcée par des troupes fraîches prend les Français à revers de toutes parts. Le 9 janvier 1916, tout est consommé.

La 66^e division, décimée, a perdu dans la bataille son chef, le général Serret, et passe aux ordres du général Nollet. Le général von Lochow fait parachever la reconquête du HWK. Prenant le relais, la guerre de position s'installe jusqu'en 1918, secouée seulement par quelques duels d'artillerie. Vingt mille Français et Allemands seront tombés.

Les repaires essentiels d'un haut lieu de mémoire

Un promontoire rocheux à **956 mètres d'altitude**.

A 6 km de Cernay, 17 km de Mulhouse et 28 km de Colmar

Partagé entre les communes d'Hartmannswiller, Soultz, Wuenheim, Wattwiller et Uffholtz.

Un panorama exceptionnel sur la plaine d'Alsace

Un des principaux champs de bataille de la Grande Guerre. Un des quatre monuments nationaux rappelant cette période tragique avec Douaumont, Notre-Dame-de-Lorette et Dormans.

Noms et surnoms : l'Hartmann, le HWK, der HK., der Hartmannsweilerkopf, l'Habschwirkopf,

le mangeur d'hommes, le mont de la mort, la machine à casser le monde, etc.

« Vieil-Armand » a surtout été une appellation journalistique faisant référence à Armand Fallières. (Président de la République de 1906 à 1913)



{ Histoire de Guerre }

{ Parcours de Paix }

Corps ou unités engagés : 106, côté français dont un régiment américain (le 369^e en octobre 1918) ; plus de 200 côté allemand.

1915, l'année terrible. Principaux combats les 19-20 janvier / 26 mars / 25-26 avril / 21-22 décembre.

Près de 20 000 morts

1920, constitution du Comité de l'Hartmannswillerkopf qui lance une souscription pour la construction d'un monument national.

Le champ de bataille est classé **Monument historique** le 22 février 1921 ; la même année est inauguré le monument des Diables Rouges, œuvre du sculpteur Victor Antoine, originaire de Saint-Dié et ancien du 15-2.

1932, inauguration de la crypte du Vieil-Armand par le Président Albert Lebrun.

Éléments remarquables : les Victoires et la Vierge à l'enfant du sculpteur Antoine Bourdelle, l'Autel de la Patrie, le bouclier en bronze fermant l'ossuaire.

Le cimetière du Silberloch rassemblant 1264 tombes et 6 ossuaires.

La **croix sommitale** haute de 20 mètres

38 km de sentiers balisés

90 km de tranchées

Une densité de **vestiges** prodigieuse : abris, casemates, souterrains, monuments, etc.

Les roches Sermet, Mégard et Hellé ; monument Sprösser, les casemates Karlfeste, Rohrburg, Grossherzog, Mengelbier, le Bischofshut, l'Annasappe, l'Adlerhorst, le Felseneck, le Schlummerklippe, le Jägerfelsen, l'Ulanenfriedhof, les souterrains du Rehfelden, du Malepartus-stollen, du Krottenloch, du Hirtzstein, la Wilhelmsburg, le Klippenstollen, l'extraordinaire tranchée de la Suisse Lippique, etc.

1969, création de l'association des Amis du Hartmannswillerkopf, section à but spécial du Club Vosgien qui s'efforce de préserver les vestiges du HWK.

♦ Le Linge – Lingekopf (classé Monument historique en 1921)

Dans la fournaise de l'été 1915, le Linge est devenu le « Tombeau des Chasseurs ». Situé entre les vallées de Munster et de Kaysersberg, non loin du col du Wettstein, ce champ de bataille, classé Monument historique en 1921, résiste aux outrages du temps et de l'oubli grâce à la persévérance et à l'action courageuse de l'Association des Amis du Mémorial du Linge. L'éperon du Linge, véritable musée de plein air, et le remarquable Mémorial inauguré en 1981 dont les collections sont sans cesse renouvelées, attirent plus de 40 000 visiteurs par an.

La crête maudite

Le chaînon du Lingekopf n'ouvre aucun accès direct sur la plaine et ne commande ni col stratégique ni route importante. Aussi, la «manœuvre par les hauts», imposée par Joffre dans le but de contourner la vallée de Munster fut-elle désapprouvée par tous les chefs concernés.

Les préparatifs français commencent dès le printemps. En face, les Allemands se lancent dans la fortification de la montagne. La crête se hérissé de blockhaus, d'observatoires bétonnés et de réseaux de barbelés, tandis que des kilomètres de tranchées maçonnées sillonnent le massif, desservant quantités de sapes et d'abris, de P.C. et de postes d'infirmerie. A l'arrière de cette citadelle, un chaînon parallèle, le Ram des Chênes, est transformé en position d'artillerie équipée de mortiers lourds et de canons de tous calibres. Les Allemands accrochent dans les barbelés une pancarte prophétique *Le Linge sera le tombeau des Chasseurs*. L'offensive française, conduite par l'élite des bataillons de Chasseurs alpins, est lancée le 20 juillet, mais c'est l'échec. Les assauts reprennent, vague après vague. La crête est prise puis reperdue plusieurs fois. La 129^e division du général Nollet, amputée de milliers d'hommes, est relevée le 31 août par la 47^e division du général Pouydraguin. C'est elle qui encaisse le choc de la contre-offensive allemande, qui a pour objectif de rétablir le front dans son tracé de juin. De jour comme de nuit, les Chasseurs allemands avancent derrière les lance-flammes et un feu roulant d'artillerie et d'obus à gaz ypérite. Ils grignotent au corps à corps les positions françaises. Le 16 octobre 1915 marque la fin des attaques allemandes. Pour le G.Q.G., le Linge n'est plus qu'un «point de friction classé».

Entre les croix noires et les croix blanches...

Entre les croix blanches du cimetière national des Chasseurs au Wettstein et les croix noires du cimetière des Jäger au Bärenstall, subsiste aujourd'hui un champ de bataille presque intact, classé monument historique depuis le 11 octobre 1921.

Labouré des mois durant par des dizaines de milliers d'explosifs, le terrain saturé de tonnes de ferraille est devenu ferrugineux et suinte de rouille et de chlore...



{ Histoire de Guerre }

{ Parcours de Paix }

Çà et là, la terre restitue des ossements anonymes, des chaussures, des lambeaux d'uniformes ou de toiles de tentes. Des croix blanches se dressent à travers le site, là où furent exhumés à partir de 1968 des disparus français ou allemands. Parfois identifiés, ils reposent maintenant dans leurs nécropoles respectives. Comment ne pas évoquer ici ce vieux Breton qui, de 1920 à 1939 puis de 1946 à 1969, vint régulièrement au Linge pour tenter de retrouver la trace de son frère disparu. Ce frère, dont le corps fut pulvérisé par un obus le 4 août 1915, comme l'établirent les responsables des chantiers, et qui n'aura pas de tombe. Ou ce Chasseur de vingt ans, disparu en 1915, exhumé en 1968... Sa famille vint d'Albi pour déposer sur sa tombe du Wettstein la plaque prête depuis 1918.

La montagne vomissait feu et flammes...

A plus de 1000 m d'altitude, les pentes gazonnées alternent avec des éboulis chaotiques recouverts de sapinières. Dans les lumineux sous-bois de mélèzes prospèrent les fougères, digitales rouges, îys martagon, bruyères, gentianes et renoncules. L'été, myrtilles et framboisiers embaument. L'hiver, un épais manteau de givre et de neige s'abat sur les sommets silencieux hantés par les cerfs, les biches, les lièvres blancs et les bardes de sangliers.

C'est cette même montagne qui, en 1915, vomissait feu et flammes, fumait, crachait et tremblait sous les coups redoublés des obus, étouffait sous les nappes de gaz, brûlait sous les jets des lance-flammes et se teintait du sang de milliers de morts.

♦ La Tête des Faux – Buchenkopf (classé Monument historique en 1921)

La Tête des Faux : c'est un nom étrange, un sommet sauvage et lithique, dominant l'étroite vallée de la Béhine, un promontoire dressé à 1219 mètres face aux massifs du Brézouard et du Rossberg, une flore rare, un climat particulier, un panorama exceptionnel... Ce massif aux richesses dissimulées, entre moraines et hêtraies, est l'un des sites les plus importants de la première guerre mondiale en Alsace, classé Monument historique en 1921. Le squelette de l'extraordinaire triangle défensif allemand accroché en contre-bas du sommet, est peu à peu recouvert par la végétation. La Tête des Faux est un lieu à part, hors du temps, un site qui se mérite...

Une histoire brève, mais sanglante

Armand Durlwanger dans *Les grands orages sur les Vosges* résume bien les particularités de la Tête des Faux champ de bataille des superlatifs : c'est en effet l'un des premiers en date dès décembre 1914 ; le plus élevé (1219 m) après l'Hilsenfirst ; le plus petit en surface et le plus bref en durée ; le plus limité aussi au point de vue des pertes et enfin le plus prodigieux sur le plan technique des installations et des fortifications. Paradoxalement il demeure méconnu par rapport au Linge et au Hartmannswillerkopf qui concentrent aujourd'hui l'essentiel de la connaissance collective des épisodes de la Grande Guerre en Alsace. Durant les premiers mois du conflit la Tête des Faux est une cime parmi d'autres, prise et perdue, dans le jeu des offensives. C'est sa situation dominant le col du Bonhomme, verrou essentiel pour l'Etat-major français, qui révèle son importance. Le 2 décembre 1914, les B.C.A. 28 et 30, et le 215e R.I., sous les ordres du lieutenant-colonel Brissaud-Desmillet, s'emparent du sommet alors occupé par un régiment bavarois, le b. L.I.R. 3 de l'oberst a. D. Hans Jordan. Mais les Jäger ne sont pas chassés du massif, ils se cramponnent dans les pentes est, commencent un travail de fortification impressionnant et tentent la veille de Noël 1914 un assaut brutal sur les lignes alpines. C'est là l'évènement le plus connu et le plus relaté de l'histoire de la Tête des Faux. Tous les éléments sont en effet réunis pour constituer une légende avec ses effets dramatiques : la nuit, le froid, la trêve violée, la résistance farouche des chasseurs, l'unité d'élite allemande...

Géographie et description du site

La Tête des Faux, sommet vosgien dominant l'étroite vallée de la Béhine, s'élève à 1219 mètres face aux massifs du Brézouard et du Rossberg. En patois vosgien elle est appelée : "Teyte des fau". Faux dérive vraisemblablement du latin fagus c'est à dire hêtre. Sur les anciennes cartes allemandes la Tête des Faux porte le nom de Buchenkopf qui se traduit par "Tête des hêtres" et dont l'origine toponymique est liée, tout comme l'appellation française mais de façon plus explicite, à la description même du sommet, amas rocaillieux recouvert de fougères et d'arbustes (principalement des hêtres).



{ Histoire de Guerre }

{ Parcours de Paix }

Le site est aussi désigné, plus rarement, par Fauxkopf, contraction originale des noms précédents. Partagé entre les bans des communes de Lapoutroie, d'Orbey, et du Bonhomme, il constitue l'extrémité d'une crête située dans l'axe de la vallée du Raenthal et qui comprend plusieurs pitons rocheux : ce sont, en partant du Calvaire du Lac Blanc, la petite Tête des Immerlins (1200 m), la Tête des Immerlins (1216 m), la petite ou fausse Tête des Faux, ou encore Felsneck (1171 m) collée à la Tête des Faux, et enfin, rejeté un peu au sud-est du sommet à 1146 m, la Roche du Corbeau ou Rabenfelsen ("Rodj-nègue" en patois). Au Rabenfelsen se soude la côte de Grimaude (Rabenbühl) rampe d'accès de la Tête des Faux en partant de Lapoutroie et d'Orbey. La carte actuelle de l'IGN ne mentionne plus que la Tête des Immerlins et la Roche du Corbeau.

"Vue du col du Louschbach (un peu à l'ouest du Calvaire), la Tête des Faux ressemble, avec ses éboulis rocheux, à une sorte de petit Gibraltar, face au Brézouard" (Dupuy (capitaine E.). La violence des courants atmosphériques qui la sillonnent explique la faiblesse de la végétation et des températures très froides en hiver. La rudesse climatique du site est d'ailleurs réputée. La Tête des Faux, tout comme l'ensemble de la région de Plainfaing-Lapoutroie, présente essentiellement des vestiges glaciaires würmiens. Les dépôts morainiques sont nombreux sur le massif. Il s'agit de gneiss, de granulites, de granito-gneiss, et de granites variés. Sur les pentes est du sommet se trouve d'ailleurs le cirque de l'Étang du Devin qui témoigne de l'importante action mécanique des appareils glaciaires.

La Tête des Faux, promontoire escarpé, offre un panorama remarquable:

Côté Nord : le Brézouard, les Bagenelles, la Lièpvrette, la Meurthe et le Donon.

Côté Est : la vallée de Kaysersberg, la plaine vers Sélestat et Colmar, la Forêt Noire.

Côté Sud : le Linge, le massif du Kuhberg, le Reichsackerkopf, le Petit-Ballon.

Côté Ouest : le col du Bonhomme, le Rossberg et la région de la Vologne.

Dans l'édition de 1910 du célèbre guide des Vosges de Curt Mündel, la vue qui s'offre au visiteur depuis le sommet de la Tête des Faux est déjà signalée. On note cependant que l'accessibilité demeure difficile. "Étang du Devin-Fauxkopf 1 heure - 30 minutes d'une voie sinueuse peu recommandable amène à la Roche du Corbeau. On arrive à un amas rocheux situé à 5 minutes du point culminant. On redescend alors vers l'ouest pour atteindre un col. Là un sentier serpentin, offrant une vue plongeante sur l'Étang du Devin, remonte, durant une demie heure, vers la Tête des Faux parsemée de blocs rocheux. Au sommet le panorama, semblable à celui du Brézouard mais plus étendue vers le sud, est superbe. D'abord les vallées de la Weiss et de la Béchine, puis le territoire français ; au loin vers nord le Donon ; à l'est la Forêt Noire ; au sud le Grand Ballon et par temps clair les Alpes".

La Tête des Faux de par sa singularité, son aspect sauvage et lithique a souvent marqué les esprits. Ainsi l'historique du R.J.B.8, malgré la dureté des conditions de vie sur le massif, nous laisse une description presque idyllique du site :

" Il nous faut impérativement mettre en exergue la beauté du site qu'il est impossible de comparer à un autre. Etais surtout impressionnant le panorama offert par la Tête des Faux, tout comme la vue sur ces innombrables sommets et vallées vosgiennes. Entre autres champs de bataille, visibles de nos positions citons : le Bernhardstein, le Violu, le Brézouard, le Hohnack, le Linge, le Baerenkopf. Faut-il préciser que chaque saison présentait son charme et ses avantages propres ? N'a-t-on pas souvent, au printemps et par temps clair, l'occasion de contempler les neiges éternelles des Alpes suisses ? Et combien charmante est la vue des hameaux dispersés dans ces vertes vallées. Inoubliables sont surtout ces levers de soleil sur la Forêt Noire ou les crépuscules sur le Massif Vosgien . N'oublions pas non plus les jours froids et les brouillards épais qui nous rappellent l'altitude appréciable des moyennes montagnes allemandes. C'est ainsi que nos hommes purent apprendre "de visu", de quelque province de la patrie allemande qu'ils viennent, combien est merveilleuse cette région inconnue de tant d'Allemands. Ils pouvaient également se rendre compte par eux-même, durant leurs bivouacs alsaciens, à quel point les Alsaciens pouvaient se situer face à l'Allemagne et à la France".



3. Construire la paix

3.1. Négocier et bâtir la paix

♦ La fin des combats et l'accueil de la paix française en Alsace

Présentant la défaite militaire, les autorités allemandes tentent d'empêcher un retour de l'Alsace-Lorraine à la France en favorisant la création d'un Etat autonome.

10 octobre 1918 : le Colmarien Rudolf Schwander, alors maire de Strasbourg, devient Statthalter tandis que Karl Hauss, un autre Alsacien, devient secrétaire d'Etat.

25 octobre 1918 : L'Alsace-Lorraine devient le 25e Etat de la confédération germanique. Karl Hauss constitue un gouvernement auquel le groupe du député Eugène Ricklin, les sociodémocrates de Jacques Peirottes et le bloc lorrain refusent leur soutien.

9 novembre 1918 : l'abdication de l'Empereur d'Allemagne entraîne l'indépendance de l'Alsace-Lorraine.

9-21 novembre 1918 : La « révolution » strasbourgeoise.

Les mutineries des marins de la Kriegsmarine, dans laquelle servent près de 16 000 Alsaciens-Lorrains, entraînent la mise en place de Conseils de soldats et d'ouvriers qui influencés par les idées révolutionnaires souhaitent instaurer une nouvelle république en Allemagne (Räter-Republic réprimée ensuite par les forces réactionnaires impériales). En Alsace, le premier train de marins mutinés arrive en gare de Strasbourg dans la nuit du 9 au 10 novembre. Des Conseils s'établissent à Strasbourg, Colmar, Mulhouse, Sélestat, Haguenau, Schiltigheim, Bischwiller, Molsheim, Erstein et Saverne.

A Strasbourg, deux soviets de soldats et un conseil ouvrier forment un comité exécutif, le « conseil des XIII », qui lève une garde civique chargée de maintenir l'ordre public.

11 novembre 1918 : les conseils de soldats et d'ouvriers proclament la République d'Alsace-Lorraine.

Le Landtag se constitue en Conseil national, se déclare seul détenteur de la souveraineté populaire et nomme une commission administrative exécutive dont Eugène Ricklin, devient le président.

Le texte de l'armistice de Compiègne reconnaît implicitement l'indépendance de l'Alsace et de la Lorraine.

12 novembre : le Conseil national déclare la souveraineté de l'Alsace-Lorraine. Le bloc lorrain refuse son soutien au gouvernement. Ricklin démissionne de la présidence de la commission exécutive et Jacques Peirottes le remplace.

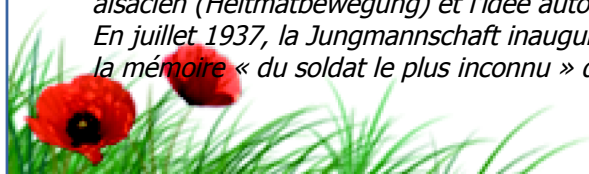
15 novembre : en violation de la convention d'armistice le gouvernement français nomme un Haut-Commissaire pour l'Alsace-Lorraine, Georges Maringer. L'administration préfectorale est confiée à trois Commissaires de la République résidant à Metz, Colmar et Strasbourg.

Du 16 au 27 novembre, les troupes françaises entrent en Alsace : le 17 à Mulhouse, le 18 à Colmar, Ribeauvillé, Obernai et Sélestat, le 22 à Strasbourg. Après quatre années de guerre et de privation, l'accueil des Alsaciens est enthousiaste, les rues sont bondées et pavoisées de drapeaux et de banderoles tricolores.

L'arrivée des troupes françaises marque la fin du mouvement révolutionnaire et de l'éphémère République libre d'Alsace-Lorraine. Le Conseil national salue « avec joie le retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France ». Cependant, inquiet des difficultés croissantes, de la pagaille administrative et de la vague de délation, il discute d'un projet de mémorandum préparé par le chanoine Delsor. Adopté à l'unanimité, le mémorandum, qui conteste le régime étroitement centralisé qui se met en place en Alsace, est adressé à Clemenceau par l'intermédiaire de Maringer. La réponse de Clemenceau, datée du 14 janvier 1919, est une fin de non recevoir.

Le retour de l'Alsace à la France en 1918 s'accompagna d'une politique de « francisation culturelle » (Verwelschung) et de rééducation patriotique relayée par l'école, le service militaire, la presse, les musées, les commémorations, le culte des morts.

L'Etat français jeta un voile occultant sur les réussites du Reichsland Elsass-Lothringen et l'existence d'une loyauté alsacienne envers le Kaiser. Cette dépropiation favorisa l'émergence du Mouvement patriote alsacien (Heimatbewegung) et l'idée autonomiste d'une Heimat menacée par la francisation et la laïcisation. En juillet 1937, la Jungmannschaft inaugura au château de la Hunebourg, près de Saverne, un monument à la mémoire « du soldat le plus inconnu » de la guerre 1914-1918, le soldat alsacien.



{ Histoire de Guerre }

{ Parcours de Paix }

- ◆ Sort des Alsaciens d'origine allemande, humiliations, vexations, cartes d'identité différentes attribuées par des commissions de triage. Près de 112.000 personnes sont expulsés en Allemagne avec des bagages limités à 40 Kg.
- ◆ **L'avenir de l'Alsace en questions**
 - ◆ Courant 1917, questions à Berlin sur un nouveau statut pour l'Alsace-Lorraine
25 février 1918 : le Statthalter écrivait « les sympathies à l'égard de la France et l'aversion contre les Allemands ont pénétré jusqu'à une profondeur effrayante dans les milieux des petits bourgeois et des paysans »
 - ◆ Autonomie concédée par le nouveau et dernier chancelier de l'empire, Max de Bade mais peu d'enthousiasme. Ancien maire alsacien Schwander accepte le poste de Statthalter (14 octobre 1918) et Charles Hauss celui de secrétaire d'Etat (19 octobre). Hésitation entre plébiscite populaire et décision imposée en faveur de l'autonomie (et donc animosité de rupture avec les Allemands « sur leurs terres »). Hésitations populaires entre autonomie, neutralité et rattachement à la France (mais pas à l'Allemagne)
 - ◆ « Révolution de Strasbourg » en novembre mais peu organisée, avortée dès l'origine, peu d'écho, peu d'actions autres que purement symboliques (drapeau rouge hissé sur la cathédrale le 13 novembre)
 - ◆ Accueil des soldats français = considéré comme « le plus éclatant des plébiscites » (Oberelsässische Landeszeitung répété par Poincaré le 9 décembre à l'Hôtel de Ville de Strasbourg).
 - ◆ Louis Barthou : « Il serait aussi injuste qu'impolitique de prétendre, d'un coup, placer les provinces reconquises sous le régime des lois et des règlements auquel elles ne sont pas préparées et de ne pas tenir compte des régimes politiques, juridiques, sociaux, culturels, scolaires, fiscaux sous lesquels depuis quarante ans elles ont vécu », d'où l'indécision du gouvernement français quant au statut administratif de l'Alsace-Lorraine.

3.2. Mémoire et réconciliation

La spécificité alsacienne : monument aux morts dénudé, vote européen, Strasbourg capitale des 2 Europe, nouvelle collectivité locale transfrontalière

Soutien des Alsaciens au projet européen, actions en faveur du rapprochement franco-allemand (jumelage, échanges scolaires...)

3.3. Un exemple de vivre ensemble : l'Europe

L'Alsace, de par sa position géographique (pays frontière, au cœur de l'Europe, enjeu de batailles) et son histoire bi-culturelle a trouvé dans le projet européen un cadre symbolique qui la mette en valeur, par l'intermédiaire notamment de Strasbourg, capitale de l'Europe. On peut évoquer une « revanche sur l'histoire » en considérant la place que tient l'Europe dans la vie alsacienne.

